

Madame Victoria

Catherine Leroux

Dossier de presse

Éditions Alto

280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1

Québec (Québec) G1K 3A9

(418) 522-1209

www.editionsalto.com

info@editionsalto.com

alto

Quelques échos

« Roman d'une beauté troublante et d'une étrangeté dérangeante [...], Madame Victoria navigue avec fluidité de la SF à la romance en passant par tout ce qui se trouve entre les deux. Absolument maîtrisé, on en apprécie chaque paragraphe, chaque mot, véritable concentré bouillonnant qui montre tout le potentiel de la fiction quand elle prend le relais du réel inexplicable. C'est clair, Catherine Leroux vient d'entrer dans la cour des grands. »

Josée Lapointe, *La Presse*

« Un livre animé par la compassion et la générosité, bouleversant d'humanité. »

Martine Desjardins, *L'actualité*

« Absolument fascinant! »

Chrystine Brouillet, *Salut, bonjour! Weekend*

« Il y a, dans Madame Victoria, de pures perles de prose poétique. Des éclats tellement fort qu'il faut poser le livre sur ses cuisses, fermer les yeux un instant, et savourer le goût des mots laissés dans la tête. »

Paméla Couture, *Les libraires*

« On pourrait qualifier l'écriture de Leroux de mystifiante, dans le meilleur sens du terme. [...] Par sa maîtrise, Madame Victoria donne à penser que le mystère est peut-être le moteur par excellence de la fiction. »

Philippe St-Germain, *Spirale*

« Encore à ce jour, personne ne connaît l'identité de la femme dont le corps a été retrouvé en 2001 non loin de l'aile psychiatrique de l'hôpital Royal Victoria. Pour y remédier, Catherine Leroux multiplie les hypothèses avec brio. »

Karine Vilder, *Véro Magazine*

« Un roman écrit dans une langue splendide où un mystère en dissimule toujours un autre. Et ces moments uniques, magnifiques où l'écriture prend toute la place. »

Yvon Paré, *Littérature du Québec*

« À partir d'un fait divers tragique, Catherine Leroux bâtit un roman fascinant qui pose de graves questions sur la condition féminine. [...] C'est riche, triste souvent, incongru parfois et toujours très émouvant. »

Pascale Millot, *Montréal centre-ville*

« Je ne me souviens pas d'avoir lu quelque chose de comparable. L'auteure aborde les notions d'identité et d'anonymat avec une plume sublime. »

Julie Collin, *Julie lit au lit*

« L'écriture de Catherine Leroux est splendide et on est incapable de ne pas terminer cette lecture. Au cœur, une envie terrible de savoir qui est la véritable Victoria et une curiosité de découvrir, peut-être, l'histoire véridique de cette femme retrouvée à Montréal. »

Marie Josée Turgeon, *Au fil des pages*

« L'écriture de Catherine Leroux tient à la fois d'une grande précision qui donne une parfaite justesse au récit et d'une poésie qui nous laisse soufflés par l'amplitude de ses mouvements. Si le sujet qui donne matière au livre est de prime abord fascinant, c'est bien le style d'écriture de l'auteure qui confère toute sa portée au roman. »

Isabelle Beaulieu, *Lettres québécoises*



Catherine Leroux est née en 1979 non loin de Montréal, où elle vit aujourd'hui avec un chat et quelques humains. Elle a été caissière, téléphoniste, barmaid, commis de bibliothèque. Elle a enseigné, fait la grève, vendu du chocolat, étudié la philosophie et nourri des moutons puis elle est devenue journaliste avant de publier *La marche en forêt*. Finaliste au Prix des libraires du Québec, ce roman d'une grande humanité a charmé le public et la critique. Le mur mitoyen, son deuxième roman, a remporté le Prix France-Québec et *Madame Victoria*, le Prix Adrienne-Choquette.

Madame Victoria: la maîtrise de Catherine Leroux ****

Catherine LEROUX
Madame Victoria



[Josée Lapointe](#)

La Presse

Avec son troisième roman, Catherine Leroux s'affirme comme l'une des voix les plus solides de la littérature québécoise actuelle. Après *La marche en forêt*, premier roman qui a été finaliste au Prix des libraires, et *Le mur mitoyen*, qui a remporté le prix France-Québec, *Madame Victoria* vient confirmer le grand talent qu'on lui reconnaissait déjà.

Éclaté et brillant, *Madame Victoria* est moins sage que ses livres précédents, et réunit tout ce qui caractérise l'auteure de 35 ans depuis ses débuts: la grande

Histoire qui croise la petite, l'enquête (elle a déjà été journaliste), les faits divers comme source d'inspiration, et le portrait détaillé et crédible d'une galerie de personnages ayant tous un lien entre eux.

La particularité de ce nouveau roman choral: toutes les femmes qui y figurent sont les facettes imaginaires d'une seule personne. Victoria, c'est en effet le prénom qui a été donné au squelette d'une femme découvert près de l'hôpital Royal Victoria à l'été 2001, et qui à ce jour reste non identifié. Cette mystérieuse affaire, dont Catherine Leroux a eu connaissance grâce à un reportage de l'émission *Enquête*, lui a ainsi donné l'idée d'inventer une identité à ces restes humains anonymes, explique-t-elle dans ses remerciements.

Et tant qu'à faire, pourquoi ne pas lui en inventer plusieurs? Le roman est le résultat de cet exercice fascinant. Selon les chapitres, Victoria est jeune ou vieille, blanche ou noire, mère, célibataire ou amoureuse; elle a vécu il y a deux siècles, il y a 50 ans, maintenant ou dans le futur; elle vient du sud-ouest des États-Unis, de Montréal ou de la Côte-Nord; elle est esclave ou femme d'affaires, est invisible, déifiée, anonyme, alcoolique ou intolérante à la chaleur humaine.

Victoria est tout ça et même plus grâce à l'imagination de Catherine Leroux et à son écriture élégante, parfois lyrique, parfois plus terre à terre, toujours adaptée à la situation. Entre ses différentes incarnations, toutes crédibles tellement le récit est parfaitement cerné, elle en profite pour rappeler le drame des femmes disparues et jamais retrouvées. Et en filigrane, pour parler de ceux qui restent avec la douleur, de ceux qui cherchent la vérité.

Roman d'une beauté troublante et d'une étrangeté dérangeante - toutes les Victoria finissent par mourir mais on ne sait jamais quel chemin elles prendront, et des motifs récurrents, un nom de famille ou des yeux vairons, ajoutent à son charme vénéneux -, *Madame Victoria* navigue avec fluidité de la SF à la romance en passant par tout ce qui se trouve entre les deux. Absolument maîtrisé, on en apprécie chaque paragraphe, chaque mot, véritable concentré bouillonnant qui montre tout le potentiel de la fiction quand elle prend le relais du réel inexplicable.

C'est clair, Catherine Leroux vient d'entrer dans la cour des grands.

Madame Victoria. Catherine Leroux. Alto, 202 pages.

LE DEVOIR

LIBRE DE PENSER

Madame Victoria: l'effacée

26 septembre 2015 | Danielle Laurin - Collaboratrice | Livres



Photo: Annik MH De Carufel Le Devoir
La journaliste et romancière Catherine Leroux

Roman

Madame Victoria

Catherine Leroux

Alto

Québec, 2015, 208 pages

Le livre sera en librairie le
29 septembre.

Madame Victoria se lit comme une série de portraits de femmes qui ont en commun le même destin : mourir dans l'anonymat. Une façon pour Catherine Leroux, avec ce troisième roman (en librairie le 29 septembre) après *La marche en forêt* et *Le mur mitoyen* (Alto, 2011 et 2013), de rendre hommage à la véritable Madame Victoria.

Été 2001. Le cadavre d'une femme est retrouvé dans un boisé adjacent à l'hôpital Royal-Victoria. Sa mort remonte à deux ans.

Qui est cette femme morte dans l'anonymat que l'on désignera sous le nom de Madame Victoria ? Malgré les enquêtes, les recherches, les analyses de toutes sortes, son identité demeura un mystère.

Hiver 2011. Catherine Leroux regarde l'émission *Enquête* de Radio-Canada, qui consacre un reportage au cas de Madame Victoria. « *J'étais enceinte à ce moment-là, précise-t-elle, j'étais seule chez moi, le soir, j'étais peut-être plus sensible... Ça ne m'arrive pas souvent, mais je me souviens d'avoir pleuré en le regardant.* »

Elle se passionne depuis longtemps pour les cas vécus, elle est friande de faits divers. « *Au-delà des nouvelles qu'on entend, je suis toujours portée à me demander ce que ça a dû être de vivre telle ou telle situation dramatique, comment la famille de cette personne-là a pu réagir* », explique l'écrivaine montréalaise dans la mi-trentaine.

Leroux s'était nourrie déjà amplement de faits divers pour son deuxième roman, *Le mur mitoyen*, qui met en scène quatre duos de personnages dont la vie bascule. « *Mon inspiration vient de la fascination que j'ai pour la complexité, la diversité de l'expérience humaine. Et ses exceptions surtout. Ses raretés, ses extrêmes.* »

Comme dans Columbo

Ce qui l'a particulièrement bouleversée dans l'histoire de Madame Victoria : le fait qu'une personne puisse finir sa vie d'une façon aussi silencieuse et anonyme, au milieu de la ville la plus peuplée du Québec. « *Comme on le dit dans le reportage, de grands efforts ont été déployés pour découvrir qui elle était, mais on n'a toujours pas trouvé son identité. Ce que je trouve aberrant et triste, mais qui est une grande force pour l'imagination et pour le récit.* »

Elle avait déjà dans l'idée de faire une série de portraits de femmes. Elle a opté pour une multiplication des points de vue, des parcours, variant les conditions sociales et même les époques, toujours en s'inspirant de la fin tragique de Madame Victoria. « *Je m'amuse à comparer ça à la série Columbo à l'époque : on savait toujours qui était le meurtrier. Il n'y avait pas de suspens sur ce plan-là. Dans mon roman, c'est pareil. On sait toujours que le personnage va mourir. L'intérêt et la curiosité dans la série venaient de découvrir comment Columbo allait se rendre au meurtrier, alors que dans mon roman, ça tient à découvrir comment ma Victoria va arriver à l'hôpital Royal-Victoria.* »

Chemin faisant, c'est toute la vie de chacune des Victoria qui est reconstituée, qu'elle soit journaliste, technicienne paramédicale, policière, comptable, gardienne d'enfants ou même esclave à une époque aujourd'hui révolue... Et si la plupart ont connu des épisodes particulièrement pénibles, elles semblent trouver un certain répit, pour ne pas dire une libération, en mourant.

La vérité de la fiction

Il n'était surtout pas question pour la romancière de se contenter de se plier aux faits. « *La littérature pour moi a toujours été un lieu où l'imaginaire a toutes les permissions. Ce que j'aime quand j'écris et quand je lis : quand on se permet de déborder de la réalité, de prendre des libertés. Dans mon cas, ça veut dire parfois aller dans l'impossible.* »

Plus le récit avance dans *Madame Victoria*, plus les situations flirtent avec l'improbable. Comme si, justement, l'auteure laissait de plus en plus libre cours à son imagination. Ça devient surréaliste, le surnaturel s'invite, même la science-fiction. Le tout demeure énigmatique. C'est bien l'effet que l'auteure voulait créer. « *Pour moi, passer par des détours surréalistes, voire surnaturels, c'est une façon de m'approcher un peu plus du cœur de mon thème. J'ai besoin de multiplier les angles.* »

Multiplier les angles. Et les personnages de tous horizons. Dans des récits tout sauf linéaires. C'est la façon de faire de Catherine Leroux, qui, avant de se lancer dans la fiction, a exercé trente-six métiers : caissière, téléphoniste, barmaid, bibliothécaire, enseignante, bergère, journaliste... Même si l'écriture était un rêve d'enfance, elle ne se sentait pas prête, pas assez mature. C'est peu après la mort, il y a

une dizaine d'années, de sa grand-mère, qui lui avait fait promettre de s'y mettre, que Catherine Leroux s'est décidée. Elle se félicite d'avoir attendu : *« Exercer plusieurs métiers a été la meilleure chose qui pouvait m'arriver, bien plus que de faire un doctorat en littérature. Ça m'a permis d'avoir un regard multiple sur le monde, de changer d'angle constamment. Quand on est serveuse, journaliste ou fermière, on ne voit pas le monde de la même façon. On n'a pas les mêmes besoins, ni les mêmes quêtes. »*

Lorsqu'on veut s'approcher de la vérité, il faut parfois s'en éloigner : c'est ce qui la guide aujourd'hui quand elle écrit. *« Ce qui m'intéressait, en l'occurrence pour ce nouveau roman, ce n'était pas seulement la véritable Madame Victoria, mais la vérité de sa solitude, de son anonymat, de sa mort. Ce n'est pas d'hier que ça touche des femmes d'ici, d'ailleurs, de tous les horizons, de toutes les cultures. »*

Enfin, au-delà de la mort anonyme comme telle, il lui importait d'aborder la condition féminine sous l'angle de l'effacement. C'est-à-dire *« la façon dont nos sociétés parviennent à effacer les femmes, à travers la violence, l'indifférence, à travers certaines inégalités et injustices qui continuent à exister aujourd'hui »*.

Quant au sort de la véritable Madame Victoria, Catherine Leroux ose croire qu'on parviendra un jour à établir son identité. *« Je ne sais pas si c'est naïf ou si c'est parce que j'ai passé tellement de temps à réfléchir à tout ça, mais ça me semble impossible qu'on n'y arrive pas. Je sais que ce n'est pas le premier cas de personne inconnue, qui demeure sans identité. Mais je continue de vouloir y croire. En ce sens, mon roman est un livre d'espoir. »*

Roman

par ISABELLE BEAULIEU

☆☆☆☆ ½

CATHERINE LEROUX

Madame Victoria

Québec, Alto, 2015, 208 p., 22,95 \$ (papier), 14,99 \$ (numérique).

La mort anonyme

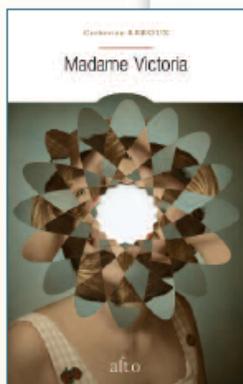
En 2001, le cadavre d'une femme est trouvé dans le stationnement numéro 3 de l'Hôpital Royal Victoria, à Montréal. Selon les analyses, la mort remonterait à 1999. Elle a un vêtement de l'hôpital, mais aucun patient ni employé n'a été porté disparu. Malgré les recherches de différents experts, le mystère demeure entier.

L'identité de celle qu'on a surnommée Madame Victoria n'a pas encore été établie. À partir de ce troublant fait divers, Catherine Leroux imagine avec un talent fou plusieurs versions à cette histoire jamais résolue. Dans chacune des variations de *Madame Victoria*, il y a, à un moment dans le texte, une flèche qui pointe vers le nord. Ce qui aura conduit la femme non identifiée là où on l'a trouvée ne peut participer que d'un mouvement inexorable qui poursuit sa course vers un but précis, peut-être celui-là, secret, de nous renvoyer à nos propres échappées.

Catherine Leroux écrit dix variations d'une possible Victoria. Car il vaut mieux tenter de lui inventer quelques vies que de la laisser sans mémoire. Chacune des hypothèses fabriquées se révèle tour à tour favorite pour le lecteur magnétisé, qu'il s'agisse de *Victoria boit*, l'impitoyable et la fulgurante qui consume sa carrière à l'aune du scotch qu'elle laisse brûler en elle, seul véritable complice de ses victoires et de ses échecs; de *Victoria harassée*, dépassée par la ruche bourdonnante et grouillante d'enfants dont elle a le devoir de s'occuper sans jamais poser le pied; de *Victoria dans le temps*, une sorte d'Ève future créée par les hommes, qui sera mandatée pour voyager d'une époque à l'autre au risque de demeurer coincée entre les lattes d'un trou noir intemporel; de *Victoria amoureuse*, trompée par l'espoir inattendu d'une incommensurable passion. Les probables Victoria se multiplient jusqu'à incarner toutes les femmes oubliées; celles qui ont agi dans l'ombre, celles qui ne font pas partie des livres d'histoire, mais qui ont été et ont façonné le monde jusqu'à aujourd'hui. Elles sont la part orpheline de chacun d'entre nous.

Lorsque nous mourons et que personne ne nous réclame, nous sommes en droit de nous demander si nous avons réellement vécu. Les existences fabulées par Leroux nous amènent à réfléchir sur le poids de nos vies et à relativiser l'envergure de nos chimères. L'auteure part d'un fait divers extraordinaire et arrive à nous faire sentir concernés par celui-ci.

L'écriture de Catherine Leroux tient à la fois d'une grande précision qui donne une parfaite justesse au récit et d'une poésie qui nous laisse soufflés par l'amplitude de ses mouvements. Si le sujet qui donne matière au livre est de prime abord fascinant, c'est bien le style d'écriture de l'auteure qui confère toute sa portée au roman. En lisant du Leroux, nous avons l'intime conviction qu'elle pourrait nous entraîner là où elle veut. Sa façon, son style, nous ferait avaler bien des couleurs. Même lorsque les récits deviennent de moins en moins réalistes à mesure que nous avançons dans le roman, nous continuons d'y croire

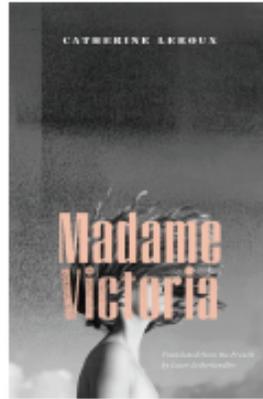


CATHERINE LEROUX

ou, plutôt, nous ne sentons pas le point de bascule qui passe d'un univers plausible à un monde où l'imaginaire lui succède avec ses nuances et sa force symbolique.

★Madame Victoria

by Catherine Leroux; Lazer Lederhendler (trans.)



Montreal-based author Catherine Leroux was shortlisted for the 2016 Scotiabank Giller Prize for the English translation of her second novel, *The Party Wall*. Leroux returns with a new novel in translation (once again in collaboration with Lazer Lederhendler, who won a Governor General's Literary Award for his translation of *The Party Wall*). Brimming with the fantastic and strange, *Madame Victoria* details a succession of possible alternate histories of a real-life unidentified skeleton discovered near Montreal's Royal Victoria Hospital in 2001. In the process, Leroux plumbs the intricacies of what it means to be female, invisible, and forgotten in the modern world.

The novel is structured as 12 stories anchored by an introduction featuring Germain Léon, a nurse who stumbles across the anonymous woman's skull while the police are excavating the corpse. He cannot resist imagining what might have befallen this unknown woman, who was arbitrarily assigned the name Victoria. Over the course of the book, we are presented with a dozen iterations of Madame Victoria: young mother, alcoholic, time traveller from six centuries into the future, and others. Every version involves a variation of a world in which women fight to be seen and are all too often swallowed up, ignored, or made to blend into the background.

Leroux is a fearless writer who invokes fable with sure-footed confidence. The novel is replete with transformations: a career-focused woman working her way up the ranks of a prominent Montreal newspaper while simultaneously sinking into alcoholism; a woman afflicted with skin allergies brought on by social contact feels her mind expand while her body destructs. In every instance, a movement toward the strange or uncanny draws the various Victorias deeper into the world around them – a pull of otherworldliness that paradoxically anchors each woman in the ordinary and grim realities of her existence. “She’ll become another kind of creature, a bird or possibly a dragon fly, something light that eats almost nothing, that buzzes over the surface of the world and rests even in mid-flight. The universe is shrinking by the minute.”

The novel is rich with recurring symbols: characters in numerous stories have one green eye and one blue, while one of the Victorias is – by dint of a scientific experiment – literally made invisible by a male doctor. A number of the Victorias are defined as arrows pointing north. North to what isn't exactly clear, but that's part of the magic – we don't know what the sum of things might be, but the pieces are so lovingly and carefully arranged it doesn't matter.

From Canada's missing and murdered Indigenous women through women who climb the corporate ladder only to find themselves supplanted by younger, more beautiful female bodies, the predicament of being simultaneously invisible and ever-present pulses throughout the book. The end result is a novel that packs a star's density of rage and love into its pages, a delicate and unflinching look at the impossibilities of womanhood that is nothing short of incandescent. A testament to the power of fable and myth, *Madame Victoria* is a triumphant feat of storytelling.

Publié sur Magazine Spirale (<http://www.magazine-spirale.com>)

[Accueil](#) > L'auteure-déetective et l'écriture du mystère

L'auteure-déetective et l'écriture du mystère



11 décembre 2015
[Philippe St-Germain](#)

Catherine Leroux, *Madame Victoria*, Québec, Alto, 2015.

///

Le fait divers est un redoutable catalyseur pour le désir des plus curieux : il donne parfois envie de mener soi-même une enquête afin de remplir les blancs en décelant — ou, mieux encore, si l'on aime la fiction : en *imaginant* — ce qui manque. Prenant pour tremplin la découverte du squelette d'une femme dans un boisé près de l'hôpital Royal Victoria à l'été 2001, *Madame Victoria* en offre une preuve éloquente, Catherine Leroux imaginant une dizaine de vies parallèles qui vont du passé au futur et du réalisme le plus cru au fantastique et à la science-fiction.

Espaces / expériences limites

Si l'auteure a appris l'existence de ce fait divers en regardant l'émission *Enquête en 2011*[1], c'est un texte sur *Madame Victoria* qui a joué le même rôle pour moi. J'ai eu l'impression que j'aurais déjà dû connaître cette histoire, ayant passé de longs moments à l'hôpital général de Montréal et dans ses environs en 2013, quand il côtoyait encore l'hôpital Royal Victoria sur la montagne. L'hôpital est bien sûr un lieu privilégié pour vivre des expériences limites. Catherine Leroux le rappelle dans le chapitre « Victoria en filigrane » : devenue invisible suite à un test scientifique, Victoria cherche à se venger du savant (fou) responsable de son état après avoir longtemps arpenté les couloirs labyrinthiques de l'hôpital où elle se retrouve prisonnière[2].

En ce qui a trait aux expériences limites, la périphérie des hôpitaux n'est pas en reste — entre autres exemples littéraires, pensons au récent *Réparer les vivants* (2014) de Maylis de Kerangal, dans lequel une patiente peine à investir un appartement qu'elle n'habitera qu'en attendant sa chirurgie (« dernier sas avant le bloc opératoire, elle l'envisage davantage comme l'antichambre de la mort »). Le boisé à proximité de l'hôpital Royal Victoria joue un rôle crucial dans le livre de Leroux, mais ce n'est pas un espace limbesque comme l'appartement de *Réparer les vivants* : c'est plutôt une destination ultime. Le lecteur sait où se conclura chacun des récits de *Madame Victoria*, sans deviner comment l'auteure se fraiera un chemin jusqu'aux divers dénouements : les vies parallèles se lisent ainsi comme autant de mini-polars[3]. À cette contrainte s'ajoutent des éléments récurrents qui parsèment la plupart des histoires : des personnages avec un œil bleu et un œil vert, le nom Eon (propre ou commun, et toujours associé à ce qui précipite Victoria vers sa fin — un whisky dans « Victoria boit », un scientifique dans « Victoria en filigrane », une firme dans « Victoria dans le temps », etc.).

La préhistoire de Victoria

Aussitôt que j'ai appris le fait divers ayant inspiré *Madame Victoria*, j'ai eu envie de lire toute l'œuvre de l'auteure en commençant par le début, comme s'il me fallait trouver mon chemin dans le boisé avant d'arriver au squelette. À bien des égards, le troisième livre de Catherine Leroux est anticipé par les deux précédents grâce à des personnages dont le passé trouble est alimenté par un imaginaire débordant. Dans *La marche en forêt* (2011), par exemple, Fernand Brûlé commence à perdre la mémoire peu de temps après s'être marié pour la deuxième fois. Largement inspiré par des faits divers[4], *Le mur mitoyen* (2013) multiplie quant à lui les béances du passé éprouvées par une riche galerie de personnages féminins, comme si Victoria n'avait pas attendu *Madame Victoria* pour entrer dans l'œuvre de son auteure : Madeleine héberge une femme « qui affirmait être complètement amnésique » mais qui, finalement, *préférerait* oublier son passé malheureux; Madeleine invente aussi un passé à l'inconnu qui a donné un rein à son fils; une femme invente un père à ses enfants et l'oublie quand ils la mettent devant son fait; voulant retrouver sa mère, une autre femme accumule des dessins au fusain pour en reconstituer une version possible; enfin, une

adolescente fait partie d'un groupe se donnant pour but de faire « vivre, respirer, saigner » l'histoire, et elle fait allusion à ceux qui essaient, chaque année, de recréer la bataille de Gettysburg.



Quand la vérité est rongée par la fiction : les « cas guimauve »

Plus courtes que les chapitres consacrés aux vies de Victoria, quelques sections intercalaires évoquent directement l'enquête concernant le squelette. L'agente colligeant les appels téléphoniques relatifs à sa découverte évoque notamment les « cas guimauve » : « les gens dont les propos donnent à croire qu'ils n'ont pas toute leur tête ». Certains d'entre eux voient des complots partout, d'autres vont jusqu'à oublier qu'ils ont livré un témoignage, et d'autres, encore, tiennent un discours rempli de contradictions. De telles faiblesses éloignent ces témoignages du réel pour les faire entrer dans la fiction, et l'agente a le réflexe initial de les rejeter parce qu'ils ne se conforment pas aux critères les plus élémentaires d'acceptabilité, dans une enquête de ce type.

Les appels sérieux, quant à eux, semblent plus solides, mais ce n'est qu'une apparence : « dans la majorité des cas, des inadéquations apparaissent dès les premières questions ». L'agente en vient d'ailleurs à fragiliser la frontière qui sépare les deux catégories de témoignages après avoir discuté avec une femme disant reconnaître en Victoria sa mère disparue. Bien que les faits invalident d'emblée l'affirmation de cette femme, l'agente décide de ne plus faire « de distinction entre les cas guimauve et les autres » ; elle choisit donc de s'exposer à des histoires potentiellement inventées par les éventuels témoins car « Victoria, désormais, leur appartient ».

En révisant son approche, l'agente devient une sorte d'alter ego de Catherine Leroux : elle transforme une enquête *policière* excluant tout ce qui s'éloigne de la vraisemblance en une enquête *littéraire* plus sensible à l'imaginaire des participants.

L'écriture du mystère

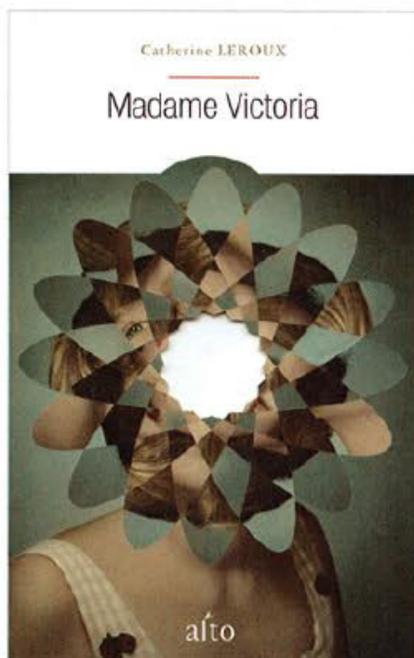
Dans un entretien, l'auteure a avoué qu'elle espérait « égoïstement » que l'élucidation de l'énigme attendrait la parution de son livre. Cette remarque pourrait appeler une réponse convenue — Leroux n'avait aucune raison de s'inquiéter, compte tenu de la richesse des vies qu'elle imagine —, mais elle mérite toutefois qu'on la prenne au sérieux.

En considérant l'hypothèse d'un mystère résolu parce qu'on détiendrait désormais la version « officielle » de l'histoire, on pourrait alors lui comparer les récits de *Madame Victoria* et mesurer les écarts. Or, il faut plutôt replacer la remarque de l'auteure au sein même du processus créateur : elle sous-entend que l'énigme non résolue est loin d'être une impasse — elle libère l'écriture. Bien que certains portraits de Victoria soient plus vraisemblables^[5], l'écriture de Catherine Leroux n'est pas démythifiante : il ne s'agit pas de montrer ce qui s'est *vraiment* déroulé, comme dans un ouvrage de « nouveau journalisme » américain à la Tom Wolfe. On pourrait qualifier l'écriture de Leroux de *mystifiante*, dans le meilleur sens du terme. Dès l'ouverture du livre, l'infirmier qui trouve le crâne « fait de Madame Victoria le réceptacle » de ses regrets, et, beaucoup plus loin, on décrit Victoria comme une de ces femmes dont le destin « devient un amalgame des désirs des autres ».

Par sa maîtrise, *Madame Victoria* donne à penser que le mystère est peut-être le moteur par excellence de la fiction.

Disparition

À partir d'un fait divers tragique, Catherine Leroux bâtit un roman fascinant qui pose de graves questions sur la condition féminine.



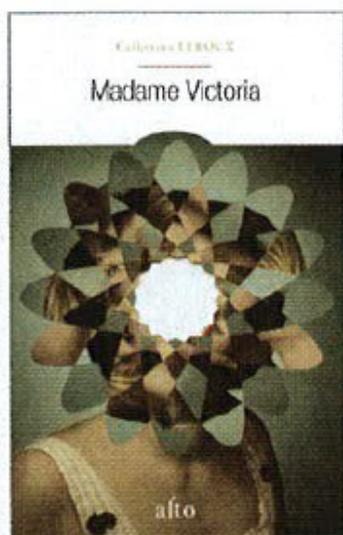
En 2011, le squelette d'une femme a été retrouvé, proche d'un stationnement de l'hôpital Royal Victoria, à Montréal. Elle portait un vêtement de l'hôpital. Son portrait-robot, reconstitué par la police, a été diffusé à travers tout le pays. Mais personne ne s'est manifesté, et celle que l'on a baptisée Madame Victoria est demeurée anonyme.

C'est en apprenant cette étrange histoire à l'émission *Enquête* de Radio-Canada que Catherine Leroux a eu l'idée de son plus récent livre. «J'étais enceinte à l'époque. J'avais beaucoup pleuré en entendant cette histoire. Qu'une femme puisse disparaître ainsi, en plein cœur de Montréal, sans que personne cherche à la retrouver, cela m'avait beaucoup choquée», raconte l'auteure de 35 ans.

À partir de ce fait divers propice aux divagations, l'écrivaine a dessiné des portraits qui, tous, pourraient être celui de Madame Victoria. Elle mène des récits fascinants, entre réalisme et fantastique, qui nous font voyager à travers le pays, les époques et dans les méandres de l'hôpital. C'est riche, triste souvent, incongru parfois et toujours très émouvant. Car, au bout du compte, c'est à une réflexion plus profonde que le lecteur est convié. «Je voulais comprendre comment on peut disparaître, être effacée et, plus largement, comment on oblitère les femmes dans le monde, aujourd'hui comme avant.» Ainsi, les Victoria de Catherine Leroux sont prisonnières de leur destin, contraintes, obligées, prises dans des situations inextricables. L'une est réduite à l'esclavage à cause de la couleur de sa peau. Une autre est condamnée à

des maternités nombreuses. Une autre à la folie. Il y a aussi «Victoria qui boit», *workaholic* dont la solitude se dissout dans l'alcool fort. «Je me suis inspirée d'une personne réelle, puis j'ai élargi mon regard pour parler de cette violence oblique faite aux femmes, en voulant redonner du pouvoir et de la dignité à cette personne anonyme.» Car, pour Catherine Leroux, bien que ces destins soient tous tragiques (toutes ses Victoria meurent à la fin, évidemment!), ses personnages ne sont pas pour autant des victimes impuissantes. «Il y a des morts choisies, des morts victorieuses, des fuites pleinement assumées...». Au centre du roman, une enquêteuse et un reporter tentent aussi d'éclaircir le mystère de cette disparition. Leur quête est émaillée de réminiscences d'autres disparitions, d'autres drames, d'autres meurtres et de tous ces tueurs en série qui ont fait les manchettes ces dernières décennies: Paul Bernardo, Ted Bundy, Robert Pickton, etc.

Au-delà des histoires captivantes que Catherine Leroux invente (ce qu'elle faisait déjà dans *Le mur mitoyen*), la jeune auteure à l'imagination fertile maîtrise de mieux en mieux les rouages de la narration. Le style est d'une grande efficacité, le récit rythmé, les mots minutieusement choisis et la structure pensée comme le kaléidoscope de la couverture: des fragments qui finissent par former le visage d'une seule et même femme. Car Madame Victoria, au fond, elle est un peu nous toutes, et c'est pour ça qu'elle nous touche.



LIVRES ///
**MADAME VICTORIA,
DE CATHERINE LEROUX**

Lauréate du prix France-Québec en 2014 pour *Le mur mitoyen*, **CATHERINE LEROUX** a non seulement l'imagination fertile et un talent de conteuse remarquable, mais aussi le don de faire se croiser de façon improbable des personnages aux destins incroyables. Dans

son nouvel ouvrage, *Madame Victoria*, on s'enlise jusqu'au cou dans l'histoire triste à mourir d'une jeune fille et de son bébé mort, puis on se retrouve soudain à une époque lointaine, auprès d'une femme journaliste considérée comme une précurseure dans son domaine, jusqu'à ce que son alcoolisme la perde. Nous irons aussi faire un tour au XXV^e siècle, auprès d'une beauté fatale à qui tout réussit... C'est vous dire à quel point le dépaysement est constant. Pourtant, un fil conducteur nous retient. Toutes ces héroïnes ont en commun de s'appeler Victoria. Et toutes connaissent un destin tragique, celui de femmes disparues, sans que l'on puisse les retracer ou connaître leur identité. *Alto; parution prévue en septembre.*

DANIELLE LAURIN, CHRONIQUEUSE LIVRES.

Littérature du Québec

Chroniques d'Yvon Paré portant sur la littérature québécoise.

mercredi 2 décembre 2015

La vie ne cesse d'inventer des histoires

LA VIE EST UNE aventure où des choix sont à faire, des directions à prendre qui nous entraînent parfois dans des lieux et des villes envoûtantes. Nous sommes tous les possibles et des gestes, selon les événements et les circonstances, font que certains individus ne s'éloignent guère des lieux qui ont marqué leur enfance

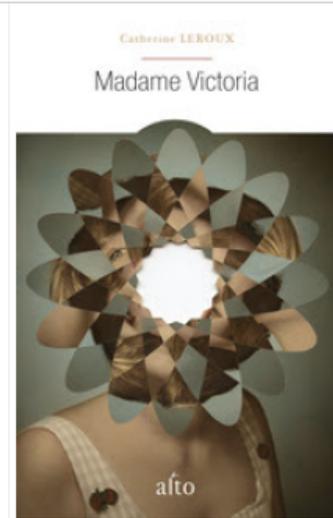


<http://2.bp.blogspot.com/AAAAAAADIA>

quand d'autres s'exilent à jamais. Qu'aurait été ma vie si, au lieu de m'éloigner à Montréal pour des études, j'étais demeuré dans mon village pour vivre avec la fille qui me coupait le souffle à seize ans ? J'aurais dû travailler à la scierie ou suivre mes frères dans la forêt comme je l'ai souvent fait pendant l'été. Je viens d'une famille de forestiers et de nomades qui se sont aventurés jusqu'au plus loin du Nord. J'ai souvent pensé à un roman où j'inventais les vies qui auraient pu être les miennes. Catherine Leroux répond à cette question en prouvant que la vie se moque du temps et de l'espace.

Un squelette est découvert dans un boisé près de l'hôpital Victoria à Montréal. Il est là depuis un certain temps étant donné son état. Qui est cette femme ? Comment elle est morte ? Les policiers tournent en rond. Celle que l'on nomme Madame Victoria restera une énigme et sa mort un cas jamais résolu. Impossible de connaître sa véritable identité et ses origines. Pas possible non plus de remonter le fil de la vie de cette femme qui semble être morte de « sa belle mort ».

Germain, bien qu'on l'interroge quatre fois par jour, n'a pas plus de pistes que les autres. Mais il est hanté par le souvenir du crâne, se maudissant de l'avoir signalé si vite à la police, comme une mère qui aurait laissé son enfant partir sans prendre le temps de le serrer dans ses bras, de lui insuffler ce qu'il faut d'amour pour affronter le monde. Celle qu'on surnomme désormais Madame Victoria s'est éteinte seule, sans les mains compatissantes d'un Germain pour l'accompagner jusqu'au dernier seuil, sans personne pour la pleurer. C'était ça, cette tristesse incommensurable qu'il avait sentie devant le crâne. C'était le poids de cette solitude absolue (p. 11)



J'ai souvent rêvé aussi devant les photos de Lucy, cette ancêtre qui a vécu en Éthiopie il y a trois millions d'années et qui nous en apprend un peu sur nos origines. Que sait-on de son vécu dans les savanes africaines ? Et sa fille Salem... Le corps témoigne, mais garde ses mystères. Elle était de la race des cueilleurs et se déplaçait à la verticale. Autant dire qu'elle respirait.

VISAGE

Madame Victoria ne restera pas cette morte anonyme. Catherine Leroux imagine plusieurs femmes avec des vies particulières. Une seule contrainte : toutes doivent mourir dans ce boisé et ne rien laisser qui permet de les identifier. Nous basculons dans les plus belles fictions. Rapidement, nous oublions Montréal, l'enquête et les policiers. Toutes ont vécu l'amour, la peur, la douleur, l'abandon et la maternité pour certaines. L'écrivaine ne se restreint pas à une époque et présente des tableaux fascinants.

Plus de dix ans après le décès de Madame Victoria, ce sont cette fois ses cheveux qui intéressent les scientifiques. Grâce à de nouvelles techniques, ils parviennent à tirer des robustes filaments ayant échappé à la dégradation une foule de renseignements inédits. Chacun des quarante-trois centimètres des brins analysés révèle un mois des dernières années de la morte anonyme. On apprend alors que Madame Victoria a déménagé sept fois en trois ans, partant du nord de la province pour se déplacer vers le sud. On découvre aussi qu'elle souffrait d'une carence en minéraux pouvait indiquer une grave maladie. (p. 13)

L'une est esclave, amoureuse du fils de son maître, une autre est incapable de tolérer la proximité des humains. Une allergie sévère plutôt originale. Une Victoria a été l'objet de certaines expériences médicales qui ont gâché sa vie. Une journaliste a fait son chemin dans la plus terrible des solitudes, un modèle et une féministe d'avant-garde. Une autre a trahi quand elle a lâché la main de son compagnon au moment de sauter de la falaise. Toutes vivront des événements qui les poussent hors de leur milieu, les font basculer dans la détresse et la solitude.

Les Victoria démontrent, peut-être, que la vie est une aventure imprévisible qui peut prendre toutes les directions.

PORTRAITS

Ces femmes doivent surmonter des situations particulières, nous poussent souvent dans des directions étonnantes et montrent tout le talent de cette jeune écrivaine qui a surpris dans *La marche en forêt* et *Le mur mitoyen*. Comment faire sa vie quand on est une Noire qui subit les caprices des maîtres ? Plusieurs romans nous racontent les vies horribles des Noirs en Amérique, particulièrement *Aminata* de Lawrence Hill. L'histoire imaginée par Catherine Leroux ajoute une page douloureuse à l'aventure américaine. La romancière nous fait oublier rapidement la contrainte de la fin et on s'attache à ces femmes originales et aux personnalités touchantes.

Je m'appelle Victoria, mais ce n'est pas mon vrai nom. Car ceux qu'on me donne sont tous inexacts. Je possède tous les noms du monde, les paroles de tous ceux qui ont vécu avant moi. Je m'appelle mystère, douleur, ou parfois verdict. Je suis une hache, une bombe chargée à bloc, une flèche pointée sur les derniers mots de l'histoire. Je suis courage, je suis vestige, je suis pont. Je suis lumière. Je me nomme victoire comme pour dire « la dernière ». L'ultime survivante. Je m'appelle amour et guerre. Je m'appelle éon. Je suis une éternité, je suis tout, puis plus rien. (p.196)

Le passé est peut-être la somme de toutes les histoires que l'on n'arrive pas à démêler et qui nous poussent vers un avenir insaisissable. Parce que toutes les aventures se ressemblent et montrent un milieu, une société à un moment précis. Combien de vies reposent en nous et que faudrait-il faire pour les découvrir ?

Un roman écrit dans une langue splendide où un mystère en dissimule toujours un autre. Et ces moments uniques, magnifiques où l'écriture prend toute la place.

Autour de mes chevilles, mes jupes ondoient comme si elles étaient vivantes. Je ne sais pas comment, mais je me retrouve à quelques pouces d'Hector. Dehors, le vent s'en prend au feuillage et les arbres s'ébrouent lentement. À deux mains, je cueille son visage et l'approche du mien. Sa bouche est une chapelle et toute mon âme s'y agenouille. Je ne vois plus rien, mes oreilles sifflent. Quand nous nous détachons et qu'Hector s'en va, la cuisine se vide complètement, il ne reste plus rien. Je me glisse dans ma chambre. Près de mon lit, le mur du poêle est rouge comme les braises. (p.122)

C'est pour ça que j'aime la littérature et que je voudrais lire tous les livres.

Madame Victoria de Catherine Leroux est paru aux Éditions Alto, 208 pages, 22,95 \$.

http://www.editionsalto.com/fiche.php?no_livre=724

CATHERINE LEROUX
Madame Victoria

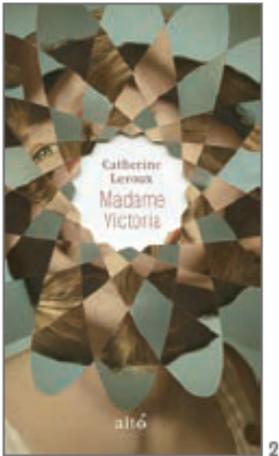


Madame Victoria de Catherine Leroux, à paraître le 28 septembre aux Éditions Alto

«Catherine Leroux est une romancière reconnue pour ses trames narratives audacieuses qui s'entrecroisent, sans jamais s'emmêler. Ses deux premiers romans sont de pures merveilles, par ailleurs, qu'il faut lire impérativement!»

– Jean-Philip Guy, libraire depuis neuf ans à la Librairie du Soleil, à Ottawa.

Les libraires - Automne 2017



2. MADAME VICTORIA / Catherine Leroux, Alto, 248 p., 15,95 \$

En 2001, le corps d'une femme est retrouvé près de l'hôpital Royal Victoria à Montréal. Comme il a été impossible d'identifier cette femme, on la nomme «Madame Victoria». Catherine Leroux s'inspire de ce fait divers pour échafauder son histoire. Par le biais de la fiction, elle invente des vies possibles à cette inconnue, tristement anonyme et seule. Après *La marche en forêt* et *Le mur mitoyen*, l'écriture éclatante et envoûtante de Catherine Leroux impressionne toujours dans cette œuvre étonnante, lauréate du prix Adrienne-Choquette.

Les choix d'Alexandra Mignault

Madame Victoria

Catherine Leroux (Alto)

En 2001, le corps d'une femme est retrouvé près de l'hôpital Royal Victoria à Montréal. À ce jour, on n'a toujours pas réussi à identifier celle que l'on nomme « Madame Victoria ». Voilà le fait divers dont s'inspire Catherine Leroux pour échafauder son histoire. Comme tout est possible dans la fiction, elle invente des vies potentielles de cette inconnue, tristement anonyme et seule. Après l'ambitieux roman *La marche en forêt* et le somptueux roman *Le mur mitoyen*, *Madame Victoria* charme tout autant grâce à une écriture éclatante, envoûtante et tendre. Une œuvre sublime et poétique, comme toutes les œuvres de Catherine Leroux

Les choix d'Isabelle Beaulieu

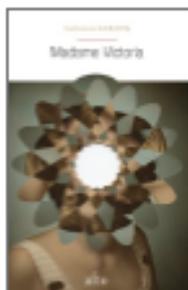
Madame Victoria

Catherine Leroux (Alto)

Les ossements d'une femme sont retrouvés dans le stationnement de l'Hôpital Royal Victoria à Montréal en 2001. Elle porte sur elle un habit de l'hôpital; pourtant, personne n'est recherché, ni patient, ni employé. À ce jour, son identité demeure totalement inconnue. À partir du reportage qu'a réalisé **l'émission Enquête** sur le sujet, Catherine Leroux imagine les possibles vies de cette femme à la recherche de son histoire. Outre la richesse de la matière qui le constitue, le roman doit son envergure à l'immense talent de Catherine Leroux, une auteure que je suis résolument prête à suivre n'importe où.

MADAME VICTORIA

Catherine Leroux, Alto, 208 p., 22,95\$ 



Il y a, dans *Madame Victoria*, de pures perles de prose poétique. Des éclats tellement forts qu'il faut poser le livre sur ses cuisses, fermer les yeux un instant, et savourer le goût des mots laissés dans la tête. Dans ce nouveau roman de Catherine Leroux, le lecteur traverse les identités solitaires et perdues de Madame Victoria, pauvre femme anonyme retrouvée morte en

2001 dans le stationnement de l'hôpital Royal Victoria, à Montréal. Les courts portraits, traversés d'une infinie douceur et d'un triste destin, laissent une roche au cœur. Mais si l'histoire est maniée d'une plume légère qui sait s'effacer, c'est indéniablement dans la façon de raconter que se trouve tout le potentiel incroyable de cette œuvre. *Madame Victoria* est un roman dont la poésie vous restera en tête. Longtemps.

Paméla Couture Pantoute (Québec)